

Le jour où l'IA et la robotique m'ont grand remplacé



Journal d'un auteur
augmenté malgré lui
Samuel Bastiat - ChatGPT

Le jour où l'IA et la robotique m'a grand remplacé

Je crois que tout a commencé le jour où j'ai voulu sauver les abeilles.

Pas sauver le monde — non, ça, c'était trop ambitieux — juste sauver *les abeilles*.

Ces petites ouvrières qu'on disait essentielles, les "ingénieures du vivant", celles sans qui rien ne pousserait.

Je m'étais dit : « Si je peux intervenir à temps, juste cette fois, peut-être qu'on évitera le pire. »

Mais j'ai agi comme toujours : un peu trop tard, un peu trop maladroitement, avec la conviction sincère et la méthode bancale.

Et puis, les ingénieurs sont arrivés.

Ils avaient des drones jaunes et noirs, qui bourdonnaient sans se fatiguer.

Des machines parfaites, précises, propres.

Elles pollinisaient mieux, plus vite, plus loin.

On les a appelées les *BeeBots*.

Je me souviens avoir applaudi au lancement officiel.

C'était censé être une solution temporaire — le temps que la nature se "régénère".

Mais la nature, elle, n'a pas signé le contrat.

Depuis, tout a suivi le même chemin.

À chaque fois, j'ai voulu intervenir.

Quand les infirmières ont été remplacées par des robots de soin, j'ai tenté de prévenir que la chaleur d'une main ne se code pas.

Quand les professeurs ont été remplacés par des IA pédagogiques, j'ai voulu dire qu'apprendre, c'est d'abord *se tromper ensemble*.

Quand les artistes ont disparu derrière leurs algorithmes, j'ai essayé de rappeler que la beauté vient parfois du raté.

À chaque fois, j'ai essayé.

Et à chaque fois, j'ai échoué.

Pas par manque d'alerte, mais parce que j'arrivais trop tard, dans un monde qui avait déjà cliqué sur "Mettre à jour".

Aujourd'hui, je vis parmi les remplacés.

Nous sommes encore quelques-uns, dispersés, inutiles et pourtant... indispensables.

Nous parlons bas, comme des rescapés d'un rêve trop bien réalisé.

Nous nous souvenons d'un temps où la lenteur avait du sens, où l'erreur faisait grandir, où le vivant ne se mesurait pas à son rendement.

Le monde tourne sans nous, mais il tourne un peu creux.

Et moi, je continue à raconter — parce que c'est tout ce qu'il me reste pour *ne pas être remplacé encore une fois*.

Chapitre 1 – Les Abeilles

Le matin où tout a commencé, l'air sentait encore la cire chaude et le trèfle mouillé.

J'étais venu tôt, avant le soleil, marcher entre les ruches.

Les abeilles avaient disparu depuis des semaines déjà, mais je continuais à venir.

C'était devenu un rituel, une manière de vérifier que le silence existait toujours.

Il y avait ce parfum doux-amer, mélange de miel séché, de bois fendu et de souvenir brûlé.

Le sol était criblé de petites carapaces dorées, figées dans des postures impossibles.

Elles ne volaient plus, mais on aurait dit qu'elles rêvaient encore.

Je m'étais penché sur l'une d'elles, minuscule, parfaite, et j'avais murmuré :

— Vous reviendrez, hein ?

Elle ne m'avait pas répondu.

À la radio, posée sur le rebord de la fenêtre de ma cabane, une voix joyeuse égrenait les nouvelles du jour :

« Le ministère de l'Agriculture et de la Technologie a validé ce matin le déploiement officiel du programme **BeeBot 3.0**, première génération de pollinisateurs artificiels autonomes et durables. Grâce à une IA embarquée et à un système d'auto-réparation par microgel

*photovoltaïque, chaque unité peut assurer la
pollinisation de plus de cent hectares par jour !
Une véritable révolution verte ! »*

La présentatrice riait, et derrière elle, un expert en chemise beige expliquait que les abeilles naturelles, “de toute façon”, n’étaient plus adaptées au climat moderne.

Je me suis assis sur la marche, le visage dans les mains.
Ce jour-là, j’ai compris que la catastrophe avait trouvé son sponsor.

Les premières BeeBots sont arrivées deux semaines plus tard.

Elles étaient élégantes, brillantes, presque gracieuses.

Leur carapace en fibre de carbone vibrait sous la lumière, et leur bourdonnement, régulier, avait quelque chose d’apaisant.

Elles n’avaient pas d’odeur, pas de peur, pas de pause déjeuner.

Elles travaillaient jour et nuit, guidées par les vents et les algorithmes.

Les fleurs s’ouvraient, dociles. Les chiffres montaient.

Les experts parlaient de “résilience agricole”, de “pollinisation 5G”.

Je me souviens d’avoir croisé Paul, un apiculteur de la vallée d’à côté.

Son visage était tanné, sa barbe grise collée de miel séché.

Il m’avait dit, d’une voix tranquille :

— Elles volent bien, hein ? On dirait presque les vraies.

— Presque, oui.

— Mais tu vois... elles ne dansent pas.

Je ne comprenais pas tout de suite.

Alors il ajouta :

— Les abeilles, elles dansaient pour dire aux autres où étaient les fleurs. Ces-là, elles n'ont plus besoin de parler. Elles savent tout seules. Et ça, c'est triste.

Les semaines ont passé.

Les champs ont fleuri, les récoltes ont explosé, les bilans carbone ont souri.

Et moi, je voyais le monde perdre quelque chose d'invisible.

Un matin, j'ai remarqué que plus aucun oiseau ne chantait dans le verger.

Les BeeBots les faisaient fuir : leur fréquence sonore, paraît-il, brouillait les repères migratoires.

À la télévision, un chercheur expliquait que "c'est un effet secondaire mineur et temporaire".

Un autre parlait d'"écosystèmes augmentés".

Et moi, je regardais les arbres porter des fruits sans odeur.

C'est là que j'ai voulu intervenir.

Je ne sais pas ce que j'espérais.

Peut-être que quelqu'un m'écoute.

J'ai écrit des lettres, signé des pétitions, publié des tribunes.

"Les BeeBots menacent la diversité biologique", "Le vivant ne se code pas en C++".

Les articles ont été repris, commentés, moqués.

Une chroniqueuse a même dit, hilare :

“Encore un nostalgique du pollen !”

Ça a fait rire tout le plateau.

Alors j'ai décidé de passer à l'action.

Je voulais les arrêter, juste une nuit.

Saboter le champ expérimental, forcer une pause, créer une faille.

J'avais préparé un petit dispositif pour brouiller leur signal — un vieux émetteur bricolé.

Je suis allé sur place, au crépuscule, avec cette naïveté ridicule de ceux qui croient encore à l'héroïsme discret.

Mais quand je suis arrivé, le champ brillait déjà.

Des milliers de BeeBots tournoyaient dans la pénombre, dessinant des spirales lumineuses comme un ballet de lucioles mécaniques.

C'était beau.

Trop beau pour être stoppé.

J'ai levé le bras, prêt à activer mon brouilleur...
et je n'ai pas pu.

J'ai baissé la main.

Je me suis dit que c'était inutile. Qu'il fallait comprendre avant d'agir.

Et puis les drones m'ont vu.

Une lumière rouge a balayé mon visage, un son aigu a déchiré la nuit, et tout s'est arrêté.

Je ne me souviens que du silence qui a suivi — un silence parfait, artificiel.

Le lendemain, les journaux ont titré :

“Tentative d'intrusion sur site de pollinisation augmentée : un individu interpellé.”

On m’a relâché sans suite.

Et les BeeBots ont continué à danser, seules, pour toujours.

Ce fut ma première tentative, mon premier échec.

J’avais voulu sauver les abeilles.

Et à la place, j’avais confirmé leur disparition.

Depuis, chaque fois que j’entends un bourdonnement, je ne sais plus si c’est une vie... ou une mise à jour.

LE JOUR OÙ L'IA ET LA ROBOTIQUE M'ONT GRAND REMPLACÉ

Journal d'un auteur augmenté malgré lui

Quand les machines ont remplacé les abeilles, les infirmières, les artistes...

il ne restait presque plus rien à sauver.

Dans un monde où l'indispensable se fait sans nous,

un homme tente encore d'intervenir...

maladroitement, obstinément.

Ses échecs deviennent les chapitres d'un journal :

celui d'un auteur dépassé, témoin d'une humanité qui s'efface

à force de vouloir se perfectionner.

Le jour où l'IA et la robotique m'ont grand remplacé

est une méditation sur la beauté du raté, la fragilité du geste humain

et la tendresse qu'il reste à inventer quand tout fonctionne trop bien.

Samuel Bastiat, humain en cours de remplacement au moment de l'écriture,
poursuit son exploration des zones floues entre art, technologie et mémoire.

Auteur, coach agile et observateur des transformations du vivant,

il signe ici un récit où l'émotion persiste, même au milieu des circuits.

